

XYZ. La revue de la nouvelle

Là où passent les anges

Julien Simard Farout



Number 149, Spring 2022

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/97704ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Simard Farout, J. (2022). Là où passent les anges. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (149), 71–80.

Là où passent les anges

Julien Simard Farout

J'AI ENCORE le vélo à Fred, j'en prends soin sinon personne ne le ferait. J'ai tout oublié, ou presque, j'ai oublié bien des règles, ce n'est pas grave, je me souviens bien de Fred à vélo, et le souvenir de ces roues qui tournent, tournent, tournent, elles font tout tourner autour et à l'intérieur de moi, jusqu'au peu de choses qui baignent encore dans mes souvenirs, maintenant que j'ai presque tout oublié.

Tous les matins, Fred passait à travers le parc à vélos. Il était beau à voir, Fred, sur son vélo, un beau vélo vert, car il en débordait de tous les bords, de son vélo vert qui semblait être pour enfant quand Fred le montait. Enfin, son vélo vert tenait bon, le supportait dans les deux sens du terme, et Fred pédalait lentement, paresseusement, comme s'il avait tout le temps du monde; ce qu'il avait, d'ailleurs, Fred n'aimait pas être brusqué, en réalité il ne l'était pas par grand-chose, car Fred était *poète*. Fred, donc, à l'énorme corps, un *réel* continent, taché par le soleil entre les feuilles des chênes et des érables, traversait tous les matins le parc sur son vélo vert, son vélo dont les pneus dégonflaient *constamment*, pour se rendre à son restaurant favori, *L'œuf souriant*, où il aimait manger son petit déjeuner. Fred descendait directement devant le restaurant, où souvent lui et moi nous nous rencontrions, et cadenassait son vélo le plus près possible de la porte d'entrée. Une fois qu'il était descendu, toute l'attitude du corps de Fred changeait, sa chair s'électrisait comme s'il se souvenait de quelque chose, quelque chose d'affreux et d'incompréhensible, et alors il enjambait rapidement la distance nécessaire pour se rendre à une place assise dans *L'œuf souriant*. Trônant de préférence sur la banquette qu'il remplissait à lui seul, Fred commandait son assiette de *trois œufs comme d'habitude*. Quelques instants après, Fred mangeait avec goût ses trois œufs, accompagnés d'une montagne de bacon, très peu cuit et bien mou, de pain, de pommes de terre sèches, de

saucisses ridées, de jambon rose de sulfites, de quelques vieux morceaux de fruits exotiques, mais ce qui comptait, pour Fred, c'était le lard, la viande salée et fumée de ventre de cochon, en un mot, *le bacon*, très peu cuit et bien mou. Souvent j'ai scruté avec curiosité, et non pas sans une goutte de dégoût, Fred avalant son bacon avec ses œufs, recouverts de mayonnaise et de ketchup, et presque aussi souvent ai-je voulu lui demander comment il faisait pour manger tout ce bacon, très peu cuit et bien mou, mais je n'ai jamais osé. C'était hypnotisant de le regarder, Fred, tandis qu'il mangeait ses œufs et son bacon. Il y avait quelque chose de saint, de religieux dans la manière qu'avait le pauvre gros Fred (c'est comme cela qu'il m'arrive d'épigrapher Fred depuis son accident, sans pouvoir empêcher une généreuse larme de se former au coin de mon œil) de manger ses œufs et son bacon. Quand nous nous quittions, avant de monter sur son vélo vert, Fred m'enfermait contre son corps mou avec ses bras gigantesques, car il était rempli d'amour, le gros Fred. Et en marchant jusque chez moi, je repassais derrière mes yeux les saintes images de Fred qui mangeait ses œufs et son bacon, et j'étais frappé du désaccord qu'entretenaient la rassurante rondeur du visage et des membres et la nervosité de chacun de ses gestes, une divergence qui faisait *constamment* vibrer sa chair grasse, une vibration qui me rappelait, paradoxalement, le battement intangible des ailes du colibri. Tout son dos, véritable *pays*, se courbait vers la table quand il s'apprêtait à porter une tranche de bacon à sa bouche, un dos qui devait être particulièrement velu puisque de gros poils frisés, noirs comme les quelques cheveux qu'il restait sur la tête de Fred, noirs comme ses yeux de bovin imbécile, noirs comme les poches qui les entouraient, noirs comme un film d'Ingmar Bergman, dépassaient du col de ses tee-shirts, et donc quand il se courbait, quelques poils se redressaient violemment comme pour respirer. Et alors, d'un mouvement nerveux, la tranche de bacon était amenée jusqu'aux lèvres mouillées, pliée et puis poussée dans la bouche en graissant les commissures, d'un coup de dents

succion bruyante et humide. Quand je le rencontrais à *L'œuf souriant*, Fred parlait bien souvent de ce qu'il appelait *l'écriture*. Car Fred, comme je l'ai dit plus tôt, Fred était poète. Un poète qui, comme on dit, ne manquait pas de sensibilité. Un poète qui, comme cela a été traditionnellement dit des poètes et des autres artistes (mais particulièrement des artistes de l'art écrit), entretenait avec la réalité une relation profonde compte tenu d'une subjectivité particulière qui semblait s'aligner (telle la constellation) avec *l'objectivité universelle*, ce qui donc le faisait souffrir de *maux d'âme* graves et de solitude chronique devant les crimes de tous les jours commis par ce qu'il appelait *l'exécrable espèce* et, au final, et en un mot, cette chose qu'il nommait *l'écriture*. Il comparait parfois *l'écriture* au *devoir*, parfois à *l'artisanat*, parfois au *rêve*, ce qui rendait impossible l'évaluation de ce qu'était donc, pour Fred, *l'écriture*. Parfois il disait aussi *l'écriture est le boulet de ma chaîne*, une formule que je trouvais pour ma part *poétiquement élevée*. Car malgré l'imbécillité qu'évoquait son regard boviné, Fred était doté d'une intelligence *émotionnellement accrue*, même si Fred ne lisait pas, ou très peu, ce qui m'avait rapidement fait conclure que Fred était *naturellement* intelligent. « C'est pour les connards, la lecture ! » m'avait-il lancé devant *L'œuf souriant* après m'avoir collé contre son tee-shirt trempé, une phrase sur laquelle je médite encore à ce jour, *des siècles* après l'accident. Il était ensuite monté sur son pauvre vélo, un processus qui, déjà, en tant que *chose-en-soi*, pour ne pas mâcher mes mots, était impressionnant, mais qui n'était plus rien lorsqu'on voyait Fred qui réussissait à faire tourner les roues sous son poids, ce qui était non seulement impressionnant, mais carrément *impensable*, surtout qu'il prenait son vélo chaque matin, pour aller manger ses œufs avec sa montagne de bacon. Oui, il y avait quelque chose du miracle chez Fred, et je ne parle pas ici uniquement de son pauvre vélo vert, ou plutôt de l'image du pauvre gros Fred, avec ses fesses larges et moites, traversant paisiblement l'allée de chênes et d'érables du parc pour aller manger ses œufs et son bacon, très peu cuit et bien mou.

Ce qui m'a toujours frappé dans les poèmes de Fred, et je n'étais pas le seul, en fait tout le monde qui avait déjà fait la connaissance de Fred, ou du moins de son *cocon* corporel, en était marqué par la qualité *immatérielle* des poèmes de Fred, dont le sujet préféré était, et je le cite, la bouche pleine de bacon, les babines rouges de ketchup, le front humecté de sueur, *la pureté ineffable de l'inéluctable vol invisible des anges*. Je comprenais l'ineffable pureté, du moins assez pour ne pas poser de questions, mais j'avais avoué à Fred ne pas saisir en quoi *le vol invisible des anges* était aussi *inéluctable* (un mot que, pour ma part, je n'ai jamais été capable de prononcer sans tordre ma langue, tandis que sur la longue langue de Fred ce mot glissait comme s'il venait tout juste de l'inventer). « Eh bien », m'avait-il dit, son dos-pays encore baissé vers son assiette, son nez touchant presque une tranche de bacon, « bah », les traits de son visage électrisés comme son corps quand il descendait de son vélo, « parce qu'on peut pas le changer, toujours les ailes invisibles des anges battent autour de nous, tu vois, les anges, les messagers du paradis », m'expliquait Fred qui s'interrompt pour avaler une nouvelle tranche de bacon, « du paradis *poétique*, tout ça est autour de nous, tout le temps, mais seulement grâce au battement invisible des ailes des anges, et à cela nous ne pouvons rien changer ». Je n'avais rien répondu, honteux de n'avoir aucune réponse, honteux, je l'avoue, de ne toujours pas avoir compris, alors je n'avais que hoché sérieusement de la tête, car c'est tout ce que je savais faire devant bien des choses que Fred disait, et de toute manière le corps de Fred était revenu à son état normal, je veux dire comme lorsqu'il était à vélo ou en train de manger, alors que son visage tout entier était de retour dans son assiette, m'oubliant.

Un jour (sa fin était proche), comme le faisait souvent Fred, il invita chez lui des amis, pour la plupart des poètes ou des danseurs (Fred avait un faible pour la danse contemporaine, un art qui, pour lui, *mêlait corps et poésie comme rien d'autre*), pour souper. J'étais accompagné ce soir-là
74 d'un poète (ou d'une poète, disais-je parfois, mais je n'étais

pas encore décidé quant à mon utilisation du genre, tandis qu'elle disait toujours *poétesse*, un mot qui ne m'a *jamais* plu), une poète, donc, qui n'avait jamais rencontré Fred, que moi-même j'avais rencontrée à un *cocktail littéraire*, auquel j'avais été invité après avoir écrit un article sur le posthumanisme dans les romans de Houellebecq. Elle, elle avait écrit un poème dont je ne me rappelle rien, mais il me semble avoir cru qu'elle avait du talent; mais c'est quelque chose à quoi aujourd'hui je ne m'intéresse plus, le talent, tandis que dans ce temps-là, Fred et moi, nous en parlions souvent, du talent, nous nous demandions si nous en avions, du talent, si moi j'avais du talent, si lui avait plus de talent que moi, moi que lui, en quelle quantité, si le talent formait dix ou trente ou cinquante pour cent du travail de l'écriture, comme deux cons cherchant les chandelles dans une salle entièrement noire et cruelle pendant une panne d'électricité, nous ne pensions qu'au *talent*, le talent était *toujours* au bout de nos langues. Enfin, donc, quand la poétesse (la poète) et moi sommes arrivés, il y avait déjà deux danseuses que je connaissais assises à la table, dans la salle à manger, seules mis à part quelques papillons nocturnes qui tournaient autour de la lampe accrochée au-dessus de la table, car, et cela nous le savions déjà tous, à l'exception de la poète qui n'était jamais venue chez Fred, lorsque Fred nous invitait à souper, il gardait sa porte d'entrée ouverte, mais restait quant à lui enfermé dans sa chambre à attendre que tout le monde soit arrivé, et peut-être même pour d'autres raisons, je n'ai *jamais* compris. Et donc les autres invités arrivèrent, nous nous assîmes autour de la table garnie de plateaux de charcuteries et de bouteilles de vin, quand finalement de la noirceur du couloir apparut tout d'abord le paysage des contours de Fred, et puis finalement Fred lui-même, le bois grinçant sous sa masse tandis qu'il enjambait nerveusement l'espace qui le séparait de sa place au bout de la table, portant les sweat-pants bleu marine tachés qu'il portait tout le temps quand il était chez lui, et presque immédiatement l'on commença à manger. Il y avait plusieurs plats de bœuf bourguignon, 75

de blanquette de veau, des pommes dauphines, des rouleaux d'asperges gratinés, de la tombée d'épinards à la crème, j'ai toujours eu une bonne mémoire pour les menus de Fred, et pour tout ce qu'il mangeait. La nourriture, oui, a toujours eu une place privilégiée dans cette bourbe de mémoire qui est la mienne, et en particulier ce qui était servi chez Fred, où le tout était préparé par un traiteur avec qui Fred faisait affaire, un chef breton au visage écarlate duquel s'échappait une voix aiguë et nasillarde, arborant toujours la toque et la veste de cuisine blanches, quoique sa panse était *en permanence* salie de sang, car il s'occupait lui-même, et ce, dans la cuisine de Fred, de désosser et découper la viande; d'épais jarrets de veau bien persillés, des épaules de porc, de gros foies de veau gluants et des agneaux tout entiers, des caisses de cailles dodues ou encore des lapins bien roses.

L'ambiance était cordiale autour de cette table de buveurs et de mangeurs illustres, la bonne humeur planait haut, car l'un des poètes présents venait tout juste d'être publié par une maison d'édition française (j'ai eu pendant longtemps son recueil dédicacé, mais je l'ai depuis perdu), après avoir été rejeté par toutes les maisons d'édition québécoises. Pendant que nous mangions, Fred restait silencieux, ne levant presque jamais la tête de son assiette que le chef breton remplissait en silence, car il passait, après avoir apporté les plats, du rôle de cuisinier à celui de serveur, restant planté dans un coin sombre de la salle à manger quand il n'avait pas à remplir l'assiette de Fred. La poète et moi étions assis à côté de Fred, j'avais le privilège de toujours être assis à côté de Fred, et alors après avoir fini son assiette, tandis que Fred entamait sa troisième, le poète, se tournant vers Fred, lui dit qu'il *admirait beaucoup ce qu'il faisait*, et qu'il *était privilégié d'être assis à sa table*. Fred leva les yeux, seulement les yeux, et non pas la tête, scruta le poète avec son regard de ruminant, et leva son bras puis le laissa retomber en un mouvement qui me rappela immédiatement une bénédiction papale, avant que ne retombe sa personne dans
76 le bœuf bourguignon. La poétesse me fixa, je haussai les

épaules, un haussement qui signifiait que c'était normal, que lorsqu'on s'adressait à Fred tandis qu'il mangeait, il ne fallait pas s'attendre à une réponse claire, mais plutôt à un geste comme celui-ci, cette bénédiction papale, dont la signification nécessitait une profonde et longue réflexion, et que c'était d'ailleurs déjà beaucoup, cette bénédiction papale. Une des danseuses que je connaissais, assise à côté de la poétesse, une fille au teint si blanc que l'on pouvait presque voir le vin couler dans sa gorge, se mit alors à nous parler d'un spectacle auquel elle avait travaillé, un acte solo pendant lequel elle s'ouvrait l'intérieur de la cuisse avec une lame de rasoir, rien de gros, nous avait-elle dit en nous envoyant un clin d'œil.

Quand Fred eut fini de manger, bien longtemps après la poète, moi et tous les autres, il se leva et tout le monde autour de la table se tut, cela pour deux secondes au plus, un laps de temps durant lequel des expressions angoissées flottèrent presque imperceptiblement sur les visages, mis à part pour la poète qui n'était jamais venue chez Fred et moi, moi qui étais fidèle à Fred *dans tout*, Fred contourna la table sans rien dire tandis que le chef breton la débarrassait. Les discussions reprirent, comme *toujours*, la danseuse nous montra une quinzaine de cicatrices à l'intérieur de chacune de ses cuisses tandis que le poète, celui publié en France, les yeux mouillés et le visage tordu en un sourire plutôt sinistre, se mit à réciter l'un de ses poèmes, initialement titré *Parle moé pu d'neige*, changé pour *Ne me parlez plus de la neige*. Après quelques vers, *cette couleur qui n'en est pas une, la cruauté est blanche !*, la poète qui était totalement absorbée par les cicatrices sur les cuisses de la danseuse fit un commentaire sur la complexité du corps de la femme, qui, dit-elle en allumant une cigarette, n'était rien comparativement à la difficulté de proprement *représenter* la douleur du corps féminin, *véritable tombeau de sens, grand adversaire du réel*. La danseuse répliqua *immédiatement* qu'elle travaillait sur un nouveau projet, mais qu'il ne fallait en parler à personne, dit-elle en chuchotant, un nouveau projet du fameux Robert Leglabre, une traduction (ce fut son mot) en danse contemporaine des *Bacchantes* 77

d'Euripide, qui mettrait en scène une troupe de douze femmes menstruées, vêtues de blanc, qui, dans les derniers souffles du spectacle, dévoreraient un homme. C'est d'ailleurs ce dernier détail qui fit en sorte que je me souviens encore aujourd'hui de cette discussion, que je trouvais de plus en plus lassante, cette dernière image me rappelant Fred tandis qu'il mangeait son bacon, assis à sa table de *L'œuf souriant*.

Autour de la lampe au plafond les centaines de papillons se cognaient furieusement contre l'ampoule. C'est alors que les grognements nous parvinrent d'à travers les murs. L'écoulement brutal suivit, comme si de l'eau accumulée dans les fondations venait de faire tomber un morceau de plâtre pourri. La toux profonde émana de l'obscurité de l'appartement. La poète se tourna vers moi, ses yeux comme deux billes de glace, elle pressa ses ongles dans la paume de ma main, je la retirai puis fis un signe de la tête vers le poète qui continuait à chanter la blancheur de la neige, *la cruauté blanche de la neige, la cruauté de cette couleur qui n'en est pas une, de cette cruauté blanche qui sédimente nos vies, la cruauté est blanche ! Câlce !* La chasse d'eau gargouilla et la montagne du dos de Fred, lentement, se sépara du grand noir du couloir. La porte de la cuisine cogna contre le mur, le chef breton poussait un chariot sur lequel giclait une fontaine à chocolat, dont la base était formée d'un dôme en or où étaient méticuleusement gravés une abondance de fruits, des pommes, des raisins, des bananes, des fraises et des framboises et des mûres, ce n'est *que chez Fred* que l'on pouvait voir ça. Sur un plateau en argent se trouvaient les mêmes fruits, mais non sculptés, de *vrais* fruits, de beaux fruits mûris à la perfection, mis à part les fraises qui semblaient prêtes à fondre, comme Fred d'ailleurs lorsqu'il s'approcha de la table, la tête ruisselante comme s'il venait de sortir de la douche, le tee-shirt moulé sur son corps en sueur. La poète se tortillait sur sa chaise, je crois qu'elle voulait partir, quitter l'appartement *en courant* pour *tout* laisser derrière elle, mais c'est alors que Fred posa ses deux grosses mains sales sur ses épaules, son ventre pressait contre la nuque de la poétesse, qui alors se

calma, et même se mit à sourire tendrement. Et puis alors Fred sortit de la poche de ses pantalons, ses sweatpants bleu marine qu'il portait tout le temps quand il était chez lui, couverts de taches de ketchup, de mayonnaise, comme la composition d'un Pollock, un petit livre, ce qui était étonnant, car Fred ne lisait pas, la lecture, c'était pour les connards, mais c'était bien un livre qui semblait tout petit dans les gigantesques mains de Fred, c'était un recueil de poèmes, et alors je me souviens encore de Fred, ah, pauvre Fred ! qui se mit à réciter ces lignes de Rilke :

*Qui donc dans les ordres des anges
m'entendrait si je criais ?*

*Et même si l'un d'eux soudain me prenait sur son cœur :
de son existence plus forte je périrais.*

Il laissa le livre tomber par terre et plongea sa main dans la fontaine à chocolat, tout le monde se rassembla, le poète de la cruauté du blanc, les danseuses et tous les autres, mais pas la poétesse, elle resta assise, son corps tout entier brutalement secoué par les sanglots, mais personne ne s'en occupait, tout le monde s'était réuni autour de la fontaine à chocolat, tout le monde s'empiffrait de fruits mûrs et de chocolat, les mains se salirent, du chocolat coulait sur les lèvres, les mentons et partout sur le plancher, tandis que Fred s'était à nouveau assis et se léchait les mains, et quand je suis retourné m'asseoir à ma place, les ongles et les doigts embrunis, la poétesse enfin rouvrit les yeux, des yeux pleins d'eau, tandis qu'elle serrait et desserrait les poings comme en convulsions, comme s'ils étaient pleins de milliers de fourmis, et alors un papillon se posa sur le bout de son nez.

Fred est mort, je crois. Aujourd'hui *je crois bien* qu'il est mort, mais je n'en suis pas sûr, comme de bien des choses à propos de Fred, c'est arrivé à l'extérieur de *L'œuf souriant*, où il mangeait toujours la même chose, trois œufs avec une pile de bacon peu cuit et bien mou, où lui et moi nous parlions *d'écriture*, ou plutôt lui parlait tandis que moi j'écoutais 79

et ne comprenais *rien, ou presque*, je me rappelle comme si c'était hier une des dernières choses qu'il m'ait dites, *tout ce qui existe vraiment, c'est la transpiration*, ah, ah, ah, pauvre Fred, pauvre gros Fred ! Nous avons quitté notre table, celle où Fred avait l'habitude de s'asseoir, il bougeait comme électrisé par quelque chose d'horrible et d'incompréhensible, je l'ai regardé franchir la distance qui le séparait de son vélo, avançant de plus en plus vite, les bourrelets de tout son corps se déchaînant comme des vagues, alors qu'il s'éloignait de *L'œuf souriant*, et par conséquent de moi, qu'il laissait seul et derrière lui tous les jours, je me suis retourné pour m'en aller, pour repenser aux images de Fred, pour répéter les précieuses paroles de mon vieil ami Fred, je n'avais pas fait dix pas quand j'ai entendu un cri, presque immédiatement suivi du crissement de pneus, je me suis retourné juste au moment où Fred, propulsé par la force du 4×4 qui venait de le frapper, heurtait le ciment dur et chaud, et c'est alors que je fus spectateur de l'impossible, de l'incroyable, de l'impensable, car quand Fred, ou du moins l'individu que j'ai toujours appelé *mon grand ami Fred*, entra en contact avec le sol, son corps tout entier se décompressa telle une baudruche, comme si Fred n'avait pas d'os, n'avait jamais eu d'os, n'était en réalité pas fait de chair et d'os et de sang mais de quelque chose d'autre, d'une matière nouvelle et inconnue, je courais jusqu'à lui, je pouvais voir le beau vélo, vert et maintenant tout tordu, une roue tournait encore, une roue qui tourne encore aujourd'hui, et je courais toujours quand soudainement la forme de ce qui jusqu'alors avait été Fred se gonfla comme une montgolfière, et c'est dans un claquement qui me fit penser à l'éclatement d'un ballon qu'il disparut, tandis que moi j'arrivais au vélo de Fred, le beau vélo vert dont la roue tourne encore aujourd'hui, mais il ne restait plus rien de Fred, *il s'est envolé*, que j'ai murmuré, car là où Fred avait disparu des centaines et des centaines de papillons virevoltaient, *il s'est envolé*, que j'ai répété un peu plus fort, tandis que la foule s'épaississant levait les yeux vers le ciel.